

nommer des camarades à la direction de la prison, en sorte que les détenus s'y trouvaient en fait les maîtres, pouvaient librement communiquer avec leurs amis du dehors, et prenaient, dans leurs soi-disant cachots, cet air de héros malheureux qui plaît toujours beaucoup à l'imagination populaire. Les imprimeurs, les typographes, le Syndicat des cheminots et celui des métallurgistes, deux mille ouvriers qui travaillaient aux usines de munitions de Csepel, dans la banlieue de Pest, s'organisaient en soviets. Dans les casernes, Joseph Pogany continuait sa propagande, chassait du bâtiment où ils étaient logés les officiers de troupe, et décidait qu'à l'avenir les régiments choisiraient leurs chefs. On voyait des soldats déambuler en grand nombre avec des rubans rouges, une tête de mort à leur casquette. D'immenses cortèges de chômeurs parcouraient la ville en chantant des hymnes révolutionnaires. On distribuait ouvertement dans les rues et les tramways des brochures communistes. Les étudiants antisémites étaient expulsés de la salle où ils tenaient leur séance, et contraints de défiler entre deux rangs de matelots qui giflaient au passage ceux qui ne se découvriraient pas. Enfin, pour contre-balancer l'arrestation de Bela Kun et de ses compagnons, le gouvernement donnait l'ordre d'opérer des perquisitions chez tous les gens suspects d'esprit contre-révolutionnaire, et faisait jeter en prison un général et un évêque.

Pendant ce temps, les troupes roumaines, serbes, tchéco-slovaques, pénétraient toujours plus avant sur le territoire hongrois. Karolyi représentait vivement au lieutenant colonel Vix que si cette invasion continuait, elle rendrait inévitable le triomphe du bolchevisme, en jetant les patriotes magyars aux solutions désespérées. Mais au lieu d'envoyer des régiments à Budapest et d'y rétablir le calme, l'état-major français de Belgrade, faisait rentrer de Bude, où il était caserné, le détachement des spahis marocains, venu il y avait quelques semaines pour arrêter Mackensen. Et presque en même temps, Vix recevait l'ordre de communiquer au président de la République hongroise une note du Conseil suprême, autorisant les Roumains à s'avancer d'environ 100 kilomètres en Hongrie...

...Quels furent alors les sentiments de Michel Karolyi ? Certainement un désespoir sincère de voir s'évanouir sa dernière espérance de conserver, dans ses frontières anciennes, la Hongrie millénaire, et certainement aussi une rancune personnelle à l'égard des alliés qui, disait-il, l'avaient trahi et le récompensaient bien mal de la paix séparée qu'il avait faite et du désarmement volontaire de son pays.

Mais ce n'est pas forcer, je crois, la psychologie du personnage d'imaginer que, dans ce désarroi, il dut connaître une sorte d'ivresse, car cette fois il se trouvait bien devant un de ces événements tragiques, inattendus, dont il parlait jadis à la comtesse Teleki, et qui faisaient pour lui tout le prix de la vie... L'Entente le lâchait ! Il allait lui montrer ce qu'il pouvait contre elle à son tour, en déchaînant sur le monde un bolchevisme dont l'Europe entière crèverait, — ce sont ses propres paroles.

...Ainsi Karolyi s'écriait :

— Maintenant l'Europe va voir ce que, moi aussi, je sais faire !

Il allait décrocher la hache, faire sortir de la prison Bela Kun et ses amis, leur remettre le pouvoir et massacrer, comme un dément, ce qui restait de la Hongrie.

Mais les Juifs, qui l'avaient soutenu, jusque-là (car dans cette Hongrie féodale, même pour faire une révolution il faut toujours le grand nom d'un magnat), les Juifs ne lui laissèrent même pas la satisfaction amère de faire délibérément ce geste. La révolution bolcheviste du 20 mars, comme naguère celle du 30 octobre qui l'avait porté au pouvoir, se passa presque sans lui, et cette fois encore sur l'initiative d'une poignée d'Israélites audacieux. Dans la journée, tous les ministres avaient démissionné, les uns pour ne pas souscrire au démembrement de la Hongrie, les autres parce qu'ils sentaient l'heure venue de faire triompher les idées pour lesquelles ils travaillaient en secret.

Assurés maintenant d'entraîner, à la faveur de l'indignation patriotique, la masse jusqu'ici récalcitrante des ouvriers socialistes, Bohm et Kunfi allèrent trouver dans sa prison Bela Kun et arrêtèrent avec lui des dernières mesures à prendre pour établir à Budapest la République des Conseils. Toute la nuit, les autos de l'armée dont disposait Pogany parcoururent les faubourgs pour convoquer les membres des soviets d'ouvriers et de soldats. Au matin, l'assemblée